

Transcription du balado :

Mon parcours scolaire : témoignage de Matthieu

Ève : La production du balado, TA : Parlons-en, a été réalisé grâce au financement du ministère de l'Éducation. Veuillez noter que les opinions exprimées au cours de cette présentation sont les opinions des participants et ne reflètent pas nécessairement celles du ministère de l'Éducation ou de l'Association ontarienne des troubles d'apprentissage.

[Musique]

Ève : Bonjour et bienvenue à TA : Parlons-en, un balado de TA@l'école. Dans cette série de balados, nous visons à engager les professionnels de l'enseignement dans des discussions pertinentes concernant l'apprentissage des élèves ayant des troubles d'apprentissage dans nos salles de classe.

Je me présente : Ève Dufour, productrice du contenu éducationnel francophone au sein de l'équipe TA@l'école et l'animatrice de ce balado où j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec Matthieu, un jeune adulte ayant un TA et atteint du TDAH et Sylvie, sa mère, afin d'entendre le parcours qui a porté fruit pour lui et comment la famille et l'école furent une source d'appui.

Restez à l'écoute...

[Musique disparaît en fondue]

Ève : Alors je suis présentement à Ottawa avec Matthieu et sa mère, Sylvie. Alors, Matthieu, tu es en douzième année, tu vas prochainement terminer l'école secondaire, comment te sens-tu premièrement?

Matthieu : Je suis bien heureux. Ça a bien été pour mon cheminement à l'école secondaire. Je travaille déjà pour une compagnie de construction; c'est assez bien! Je viens de finir un stage à La Cité; je suis en train d'apprendre la charpenterie. Ça s'enlève bien.

Ève : Super! Est-ce que tu as eu certains défis au cours de ton cheminement à l'école, par exemple quand tu as appris que tu avais un trouble d'apprentissage ?

Matthieu : Quand j'ai appris ça, on était en première année, puis mes parents, ils voyaient que je n'étais pas bon en lecture. On est allés me faire tester et c'est là qu'on a trouvé que je suis dyslexique. Depuis ce temps-là, on se bat pour avoir de l'aide, des scripts, des ordinateurs, des lecteurs, des programmes pour des ordinateurs, des tablettes, des scanners... des outils qui m'ont rendu ce où je suis ici.

Ève : Et puis, Sylvie, comment fut le cheminement vers le diagnostic et l'identification du trouble d'apprentissage de Matthieu?

Sylvie : On a déjà vu à partir de la première année que la lecture était extrêmement lente. Puis, j'ai une collègue qui est enseignante qui m'avait dit par décembre la première année, lève tes drapeaux si ça ne va pas. Passé décembre de la première année, ça veut dire que son cheminement de lecture est extrêmement lent. Donc à partir de là, l'école où il était avait un programme de lecture avancée, donc



on m'avait suggéré d'essayer de le mettre dans ce programme spécial. C'était trois heures de lecture par jour, pour essayer de vraiment pousser la lecture, le développement de la lecture. C'était une erreur dans son cas, parce que c'est là qu'on a découvert que c'était pire pour lui en faisant trois heures de lecture par jour, qu'un élève qui est capable de lire sans problème. À la fin de la deuxième année, on l'a fait tester, puis le premier résultat c'était qu'il y avait le TDA. Ensuite, par la quatrième année, on a décidé tout de suite de le mettre sur la liste pour le centre Jules-Léger. Le père à Matthieu est dyslexique sévère aussi, donc c'était déjà en arrière de nos petites images dans la tête. Son père est allé trente ans passés, donc déjà on connaissait le centre Jules-Léger. Ça nous a aidés.

C'est à partir de la première année vraiment qu'on a appris tout ça. C'est un choc comme parent, puis c'est difficile à prendre, mais c'est la réalité des choses et il faut avancer avec ça.

Ève : Mais apprendre en première année, c'est déjà très bien.

Sylvie : Absolument. Pour la plupart des parents à qui je parle, c'est souvent la cinquième, sixième. Des fois, j'ai vu des cas, ce n'est pas avant la dixième année qu'on découvre que leur enfant a des troubles d'apprentissage. C'est triste parce qu'on a déjà fait un gros cheminement dans l'éducation. C'est tard pour l'aider.

Ève : Alors qui vous a appuyés? Et puis comment avez-vous surmonté les embûches?

Sylvie : Moi, comme parent, c'est sûr qu'on se sent toujours seul. Comme parent, on se dit, mon dieu, il y a juste nous autres qui sommes comme ça. Son enseignante m'a beaucoup appuyée, de troisième année. Elle m'a apporté la connaissance de l'Association francophone de parents avec des enfants avec des troubles d'apprentissage, l'AFPED. Ça, c'était une de mes premières sources. L'école m'a beaucoup appuyée dans nos décisions aussi. C'était super important de faire équipe avec l'école, ça je l'ai appris très vite, mais comme parent ce n'est pas évident parce qu'on se sent toujours un peu 'attaqué', si on veut, par l'école, mais c'est vraiment pas le but du processus. Puis quand on a appris ça, le cheminement se déroule assez bien.

Ève : Et puis, pour toi, Matthieu, qui t'a beaucoup appuyé dans ton apprentissage? Qui a vraiment fait une différence pour toi?

Matthieu : Mes parents. Ils sont toujours là pour moi. Ils se sont battus pour ce que j'ai eu pour mon secondaire, pour ce que j'ai eu pour mon primaire, et puis le centre Jules-Léger.

Ève : Alors, les technologies?

Matthieu : Oui. Être capable d'avoir un ordinateur, un orthophoniste, un lecteur, un scripteur, ou un scanner.

Ève : Avoir des adaptations, vraiment. Parlez-nous un peu de l'importance de la collaboration entre les parents et l'école, et ce que les enseignants devraient savoir pour que le parent et l'élève aient une voix active.

Sylvie : Je pense que c'est important que les parents n'aient pas peur d'éduquer nos enfants dans leurs troubles d'apprentissage. C'est une grosse leçon que j'ai apprise. Le plus vite qu'on apprend à nos enfants – ou les informe de ce qu'ils ont – le mieux qu'ils vont être outillés pour se débrouiller, parce que la maman et le papa ne sont pas en salle de classe avec l'enseignant, ou l'aide-enseignant, ou les



autres collègues. C'est à eux de faire le verbal de ce qu'ils ont, puis du moment qu'on ait pu lui faire réaliser que c'était comme ça, c'est un handicap qui va rester avec toi, mais c'est à toi à poursuivre, à pousser pour avoir tout ce que tu peux, pour que tu puisses réussir comme les autres. C'est sûr qu'avec la collaboration des enseignants et du personnel de l'école, on a toujours essayé d'avoir une bonne collaboration, puis de s'assurer que les PEI et les CIPA sont lus aussi. C'est super important, parce qu'ils sont mis en place spécifiquement pour leurs besoins. Donc leurs faiblesses, puis leurs forces. C'est super bon que les enseignants relisent ça. C'est difficile parce que le programme d'enseignement aujourd'hui n'est pas comme avant; le programme est beaucoup plus avancé, donc c'est très vite le programme, pour ces élèves-là. Puis les enseignants n'ont pas toujours le temps. Moi, comme parent, je me donnais le droit au début de l'année d'avertir l'enseignant : « Voici Matthieu qui est dans votre classe, voici ses besoins. » Garder une communication avec le parent, c'était super important avec l'enseignant. Ça, c'était une grosse affaire que je voulais toujours garder parce que s'il ne peut réussir comme les autres, moi je dois être capable d'essayer de communiquer avec l'enseignant pour voir qu'est-ce qu'on peut faire pour qu'il réussisse comme les autres.

Ève : Qu'est-ce que tu as fait pour qu'après Matthieu devienne, ou soit capable et équipé de défendre ses intérêts?

Sylvie : Autonome donc.

Ève : Oui.

Sylvie : C'est d'essayer de le mettre le plus autonome possible. C'est aussi difficile. Tous les parents vont dire : « On n'a jamais un livre qui vient avec toutes les instructions. » J'ai été choyée d'avoir quand même des collègues d'enseignants et aussi les enseignants de son école m'ont beaucoup aidée et donné des indices du genre quel chemin prendre. Alors j'ai dû les prendre par moi-même très souvent. On a fait beaucoup, beaucoup d'orthophonie pendant l'été, pendant les étés, parce que durant l'été, l'enfant perd beaucoup. On me dit que l'enfant se souvient de 30 % de ce qu'il a appris durant l'année. Il perd beaucoup pendant l'été. On a continué la rééducation pendant l'été. Matthieu n'a pas aimé ça, c'est sûr et certain. Il me disait toujours : « Pourquoi moi je suis toujours obligé de faire des devoirs quand mes amis ne le font pas? » Mais c'était très important d'essayer d'être rigide avec ça. Je trouve qu'aujourd'hui, les parents ne le font pas assez, à mon point de vue. Chaque parent est différent.

Même au centre Jules-Léger, j'allais le chercher aux deux semaines, pour le sortir, l'amener à l'orthophoniste, parce qu'ils sont limités quand même avec les services d'orthophonie. Pour lui, il n'y en avait pas, donc je le sortais, je l'amenais à l'orthophoniste une fois par deux semaines pour une heure d'orthophonie. Donc on a fait ça depuis qu'il a l'âge de neuf ou dix ans. Ça, c'est un gros appui, la rééducation c'est un gros appui qui a beaucoup aidé. C'est ardu comme travail, mais ça lui a beaucoup porté fruit.

Ève : Est-ce que t'as quelque chose à ajouter à propos de la collaboration entre les parents et l'école?

Matthieu : C'est pas vraiment la collaboration entre les parents et les profs; moi je dirais plus la collaboration entre l'enfant et le parent. Il faut que le parent s'assure que le jeune comprenne ce qui se passe. Il n'y a pas de pilule magique; tu ne peux rien faire pour arranger ça. Si le parent fait ça, le jeune va être capable de (dire) : « Tu vois, le prof? Je peux pas aller en avant de la classe. Je peux pas présenter en avant de la classe. C'est ça qui est ça. »

Ève : On va changer un peu la direction de la conversation et parler plutôt de tes forces. Alors, où sont tes forces, qu'elles soient scolaires ou autres? Est-ce que c'est aussi important pour les élèves qui ont des troubles d'apprentissage au niveau estime de soi, niveau affectif?

Matthieu : Moi je dirais ma mémoire, et travailler avec mes mains. J'ai travaillé une semaine pour une compagnie de construction et ils m'ont engagé tout de suite parce qu'ils trouvaient que j'étais super. Dyslexique ou pas, ça ne change pas. Avoir une *job* de même...

Ève : Puis, c'est là où sont aussi tes intérêts aussi? T'aimes ça?

Matthieu : Oui j'aime ça et puis, tu travailles dehors t'es pas dans un bureau. Maintenant je ne suis plus à l'école, je fais un stage co-op à temps plein, payé. Je travaille comme un gars normal. Être dehors puis ne pas être dans une salle de classe, c'est merveilleux. Je ne peux pas demander mieux que ça.

Ève : Sylvie, comment est-ce que Matthieu a utilisé ses forces pour surmonter ces défis survenus à cause de son TA?

Sylvie : C'est assez difficile à croire, mais Matthieu, à un moment donné, durant son cheminement secondaire, a décidé qu'il voulait aller au Collège royal militaire. Il était très déterminé. À ce moment-là, tous ses cours étaient appliqués. Pour aller au Collège royal militaire, il fallait que ses cours soient pré-universitaires en mathématiques et en sciences. On est rendus en dixième année, et pour monter ses cours plus haut, pour avoir des cours pré-universitaires, il a dû faire des cours d'été. Puis il faut vraiment que tu veuilles le faire, parce que là, on parle de monter, d'appliquer à un cours pré-universitaire durant cinq semaines de cours pendant l'été en maths et en sciences. Même son prof ressource a dit : « Matthieu, tu es sûr que c'est ça que tu veux? » Il a dit : « Oui Madame, c'est ce que je veux. » Pendant toutes ces cinq semaines, il n'y a eu aucun appui, à part d'avoir un tuteur à la maison deux fois par semaine pour lui donner un petit coup de main. Mais à part ça, il a réussi ces deux cours. L'année d'ensuite, il a réalisé que ce n'était pas pour lui, donc il a fait ses cours en physique. L'année d'après, il a décidé, je vais changer d'idée et puis, on va aller de cette route-là.

Il a décidé qu'il voulait faire le travail co-op avec l'école et a changé son chemin. Il a dit : « Je m'en vais en charpenterie », puis ils offraient un cours à la cité collégiale. C'est la route qu'il a prise. Mais il faut que je le dise, sa mémoire est extrêmement bonne. Il n'écrit aucune note en classe, il ne lit aucun document quand l'enseignant parle. Cette partie-là a été vraiment surdéveloppée, pour un jeune qui ne peut pas lire ni écrire. Moi je lui lisais des documents vite fait pour qu'au moins il capture des choses pour qu'on puisse faire un peu de travail. Puis il a très bien réussi, il a fini, il a eu ses trente ou trente-deux crédits, et puis il va avoir son diplôme. Même son enseignante ressource est très impressionnée de la façon dont il fonctionne. Du moment qu'il y avait son scripteur, son lecteur, aucun problème. Ses enseignants m'ont tous dit, wow, c'est fantastique la façon qu'il fonctionne. On a eu un enseignant qui m'est venu à un moment donné, au début d'année qui m'a dit : « Je pense que c'est de la paresse. » Puis j'ai dit : « Non, c'est vraiment pas de la paresse. C'est vraiment un trouble qui est neurologique, qui ne se change pas. » Mais c'est que l'enseignant ne venait pas du Canada, il venait d'un autre pays, donc peut-être que dans son pays c'est différent. Il a tout de suite compris que le cas de Matthieu était vraiment particulier et que ce n'était pas de la paresse. On était très chanceux pour les profs, les enseignants qu'il a eus. Ils l'ont toujours bien accepté et bien encadré. C'est un jeune qui voulait réussir et qui était là pour réussir, puis il a très bien fonctionné.

Ève : Super! Alors parlons un peu de l'école d'application. Matthieu est un ancien élève de l'école d'application du centre Jules-Léger à Ottawa. C'est un programme résidentiel à court terme destiné aux élèves francophones ayant des problèmes d'apprentissage graves. Est-ce qu'il y a eu des stratégies efficaces que tu as apprises, que tu as ramenées avec toi au secondaire après le centre Jules-Léger?

Matthieu : Travailler beaucoup avec WordQ, être capable de lire, mettons si le script n'est pas là, pour mes tests, ou si en classe j'avais vraiment besoin d'écrire des notes. J'ai eu beaucoup de confiance de là, parce qu'ils nous donnaient de la confiance d'être capable d'aller au secondaire et puis d'affirmer avec tes profs 'c'est ça que j'ai'.

Ève : Premièrement ils t'ont aidé à utiliser des technologies d'aide, puis aussi avoir une certaine confiance en toi-même et de savoir que tu es capable d'apprendre?

Matthieu : Oui.

Sylvie : Je pense que le centre Jules-Léger a vraiment donné un bon appui au niveau de la confiance. On a beaucoup valorisé... la valorisation pour l'élève, c'est vraiment fort là-bas, comme à l'école et la résidence. Le programme continue à la résidence, donc c'est comme si on s'en allait à la maison et le programme d'appui continue. C'est ce qui est vraiment un plus. On a une petite classe, l'enseignant et les aides-enseignants sont là pour eux. Ils se comprennent tous, et on voit que la résidence, c'est comme aller chez nous, puis on a encore le positif qui continue. Pour deux ans de temps, c'est vraiment un cadeau pour eux, puis on voit la différence aussi : le jeune est capable de comprendre ce qu'il a, et il est capable d'affirmer ce qu'il a, puis de l'expliquer aux autres. Je pense qu'ils partent de là puis ils sont capables de dire, d'expliquer aux jeunes qui ne comprennent pas pourquoi Matthieu a besoin d'aide pour lire et écrire, ils ne connaissent pas ça du tout. Puis ils se disent : « Comment ça se fait que toi, tu as cette aide là et moi, je ne l'ai pas? » Alors, Matthieu était obligé de s'affirmer et dire : « C'est parce que je suis dyslexique sévère, et si je n'ai pas ça, je pourrai pas réussir comme toi. » Puis il faut faire des adaptations, c'est ce qu'on a retiré le plus. Pour les parents, il faut aller chercher de l'appui. C'est sûr qu'on a l'appui de l'école, mais c'est sûr que ça prend un soutien familial – comme j'ai mentionné, l'AFPED – pour vivre ce que les autres parents vivent, partager nos vécus. C'est là qu'il faut aller chercher le support.

Ève : Matthieu, quels sont tes plans après le secondaire?

Matthieu : Comme je le disais tantôt, je me suis trouvé une bonne compagnie qui veut me garder. Je vais continuer...

Ève : En construction?

Matthieu : Oui, en construction, en charpenterie. Je m'en vais faire mon deuxième et mon troisième niveau au Collège algonquin pour la charpenterie. Je vais rester avec ma compagnie.

Ève : Pour les cours que tu vas prendre, que planifies-tu pour t'assurer que ta transition soit positive et que tu reçoives les appuis nécessaires?

Matthieu : Je vais demander la même affaire qu'on a demandé il y a quelques semaines pour La Cité... un script et un lecteur quand je fais mes tests, et il y a aussi un élève qui peut m'écrire les notes.

Sylvie : À La Cité, ils ont un contrat que les élèves peuvent signer entre eux, et comme ça La Cité va payer l'élève pour une copie de ses notes, pour qu'il puisse partager avec Matthieu, et Matthieu s'assure de ne pas les partager. Comme ça, Matthieu a des notes écrites de quelqu'un d'autre qu'il puisse utiliser, puis ensuite il peut avoir son lecteur et son scripteur pour l'examen.

Ève : En tant que parent, que faites-vous pour appuyer la transition de Matthieu post-secondaire, dans ce cas, collégial?

Sylvie : Il faut vraiment être près de l'école. Il faut toujours avoir un pied à l'école; pas nécessairement prendre des décisions pour l'école, mais la communication entre l'enseignant et le parent est super importante. Si c'est pas là, malheureusement le parent va devoir aller plus loin pour chercher l'aide qu'ils veulent. Donc c'est super important de garder la communication ouverte avec le parent. Le parent est là pour aider le jeune à réussir comme un autre élève. Je n'ai jamais eu rien de négatif à l'école où il est allé au secondaire parce que je me suis toujours assurée que dès le début de l'année, la communication était ouverte envers Matthieu et ses besoins... avec l'enseignante-ressource, avec la personne responsable. J'étais là pour appuyer ces décisions; les choix qu'ils voulaient faire aussi, c'est important pour le parent. Il faut quand même les laisser faire leurs décisions. Je peux lui dire : « Matthieu, tu n'as pas besoin d'aller lire en avant de la classe », mais si Matthieu veut aller lire en avant de la classe, on devrait le respecter et lui dire : « C'est ton choix, tu veux aller lire, vas-y. »

Matthieu avait beaucoup de défis en anglais. Au début de ses années au secondaire, son père n'était vraiment pas pour qu'il lise en avant de la classe en anglais. Moi je disais à son père : « Non, il faut le laisser prendre la décision. » Alors dans son appui, on avait indiqué qu'il n'était pas obligé. Par contre, en communiquant avec l'enseignant j'ai dit : « Demandez-lui ce qu'il veut faire. S'il est confortable d'aller en avant puis de lire, pas de problème. Laissez-le vivre l'expérience. Qu'il le fasse. » On avait quand même des appuis, sauf qu'il n'était pas obligé de les prendre s'il sentait qu'il n'en avait pas besoin.

Ève : Et toi, Matthieu, comment te sentais-tu en prenant ces décisions-là?

Matthieu : Je me sentais un petit peu courageux. C'est sûr que je ne lisais pas mieux que les autres, je ne lisais pas comme les autres. Je prenais la chance de me faire...

Sylvie : Te faire ridiculiser.

Matthieu : Oui, c'est ça.

Sylvie : Une de ses forces, c'est la persévérance. Quand l'enfant est vraiment persévérant et qu'il veut vraiment réussir, aucun problème... l'enfant va trouver une façon de le faire. Ça se peut qu'il y ait des enfants, la timidité est là, ils ne peuvent pas, ils n'ont pas la force. Mais la persévérance, et sa mémoire, c'est une de ses plus grandes forces.

Ève : Alors est-ce que vous avez un dernier coup de cœur pour les professionnels de l'enseignement ou les parents, à partager avec nous ?

Sylvie : Je pense, l'acceptation. J'ai vu tellement de cas où les parents n'acceptaient pas. C'est très difficile à se faire dire que notre enfant n'est pas comme les autres puis qu'il a un handicap. C'est très difficile d'accepter, et je pense que tout le monde ne va pas l'accepter pareil. La plupart des cas que j'ai

vus, ce n'était pas un problème, on l'acceptait, on allait devant, puis on faisait co-équipage avec l'enseignement. Je pense que si on est capable d'avoir ça en partant, c'est fantastique. Mais c'est sûr que ce n'est pas tout le monde qui réussisse à accepter si vite que ça que ton enfant a des troubles d'apprentissage, puis qu'il n'apprendra pas comme les autres. Quand tu veux absolument qu'il aille à l'université, qu'il fasse ci, qu'il fasse ça, ce n'est pas pour tout le monde. Il faut vraiment avoir l'esprit ouvert pour dire qu'on va respecter ses choix, ses décisions. On va espérer que ça va bien fonctionner, mais comme j'ai dit au début, on n'a pas de livre comme parent pour les élever parfaitement. C'est sûr qu'avec l'aide-enseignant, ça va bien fonctionner.

J'ai remarqué aussi que si je faisais amis avec l'enseignant, des fois les messages étaient mieux transmis de l'enseignant que par maman ou papa. Donc, je les utilisais, et ça allait bien. Si on avait déjà en partant une bonne relation, c'était vraiment bien, surtout quand ils sont plus jeunes, des fois c'est plus difficile de leur faire faire leurs devoirs. Quand on avait l'appui de l'enseignant, de la direction et tout, quand ça vient d'eux, moi je sais que j'ai deux garçons et les deux, ça a très bien fonctionné quand ça venait du prof, de l'enseignant qui disait : « Mathieu, il faut que tu fasses tes devoirs comme ça, comme ça. ». Ça marchait très bien, et j'avais une espèce d'équipe avec l'enseignant. Ça fonctionnait bien pour moi, je n'ai jamais eu de défi à passer à travers que ça n'allait vraiment pas bien. Tout le monde était vraiment flexible à ça et à ce qu'on le voit réussir.

Ève : Mathieu, un dernier coup de cœur ?

Matthieu : Moi c'est pas pour les profs ou les parents, mais un peu pour les élèves qui vivent ça. Moi je dis, il ne faut pas lâcher parce que dès le moment où tu lâches, c'est là que tu perds. Tout tombe autour de toi. Faut pas que tu lâches. Même moi, j'ai eu des moments dans la vie où j'étais tenté de lâcher tout. Mais tu ne peux pas, parce que la société d'aujourd'hui ne va pas t'attendre.

Ève : Ça va être un beau moment quand tu vas recevoir ton diplôme?

Matthieu : Oui! Ça va être vraiment merveilleux.

[Musique]

Ève : Ceci conclut l'entrevue. Chaque élève ayant des TA a son propre chemin à faire. C'est à nous, les professionnels de l'enseignement et les parents de les guider, les encourager et assurer qu'ils ont tous les soutiens nécessaires pour vivre des succès et persévérer tout au long de leur vie.

Merci d'avoir écouté ce balado de la série TA : Parlons-en.

[Musique disparaît en fondue]

